Quand Soleure s’éveille au petit matin

Le dimanche. Vous y retournez pour vous apercevoir que vous êtes seul dans les rues dont les pavés luisent encore et toujours. La pluie n’arrête pas. L’Aar est à nouveau montée, ce que l’on a constaté tantôt sur le quai.

On retrouve les petites rues, on en découvre d’autres, on va au-delà de la ville pour retrouver des végétations étonnantes. On s’aperçoit que les fêtards ont non seulement renversé deux bacs à fleurs, mais qu’aussi ils ont projeté la moitié des vélos à terre.

On se pénètre de la ville. On se prend à surmonter les siècles, et à imaginer quelques-uns de tous ceux qui ont passé par là, qui même ont habité ces maisons, les ont animées de leur présence, professionnels, femmes au foyer, enfants de tous âges. Et des cris. Et des rires. Et une bonne cuite. Et ceci. Et cela. Et une mort subite alors que deux ou trois jours plus tard on vous emmènera à quelque cimetière de la ville où l’on retrouvera votre crâne dans trois ou quatre siècle, quand l’on ne saura même pas qu’il y en eut un sur cet emplacement. Et une mort lente tandis que vous agonisez à deux pas de la rue, et que ce que vous entendez, vous le mourant, ce sont les bruits de ceux-là qui vivent. Quelle chance ils ont, eux, puisque la vie, ils la tiennent, tandis que pour vous, elle vous échappe.

La voilà, la ville, diverse, immortelle, il semble, parce que vous lui donnez à peu près mille ans, ou huit cents ans. Elle a eu le temps de changer tous ses bâtiments. Elle en a construit d’autres. Elle a élevé des églises. Elle a construit des murailles qui ne servirent à rien pendant un siècle, ou plus, et que l’on a détruites parce qu’elles semblaient peser sur la ville. Qu’elles étaient grises, avec des pierres énormes. Que le tout vous restait sur l’estomac. Qu’avec elle qui vous encerclaient, vous ne pouviez plus être heureux.

Ils ont vécu. Ils ont passé. Ils ont disparu. On les a oubliés. Tous ou presque. Sauf ceux que l’on a transformés en statue, dont on a mis le nom sur une pierre, sur une dalle. Des hommes vénérés. En vérité qui dominaient souvent les autres. C’étaient des grands et il y avait les petits. C’est injuste. C’est la vie de toujours. On ne la change pas.

Et maintenant, toi, seul, tu es dans cette ville. Et tu regardes. Et tu écoutes. Tu entends les deux fontaines de la grande cathédrale. Tu te demandais d’où il venait, ce grand bruit d’eau. Était-ce encore la pluie ? Mais non, elle ne fait pas ce bruit. Elle n’est pas si bruyante. Et tu as continué pour voir et t’interroger encore. Et ce fut un instant intense, parce que tu étais seul et que rien ni personne ne pouvait t’interrompre, ne serait-ce qu’un seul instant, dans le cheminement de ta pensée.

Tiens, une rue où l’on n’avait encore jamais passé. Et une maison que l’on aurait pu oublier.

C’était une belle porte tout de même. Elle a eu le temps de vieillir. On l’a réparée à la diable.

Cette sensation voluptueuse d’être seul dans les rues.

Et de posséder la ville !

L’omniprésence de la cathédrale Sainte-Urs. A droite l’Hôtel de la Couronne où aurait passé Napoléon qui même aurait laissé une ardoise, le radin !

Les pavés luisaient sous la pluie…

Ce bizarre bâtiment, à la façade orientale, serait le Rathaus, soit donc l'Hôtel de Ville. De style renaissance, il a été construit en pierre de Soleure au XVIIe siècle.

Quelle affectation pour ce bâtiment avec les mêmes connotations orientales. Simple prolongation du Rathaus ?

Les fêtards ont mis à terre une bonne moitié des vélos.

Des façades qui ont de la classe.

Sitôt en dehors de la ville, la jungle vous attend…

On se croirait en Angleterre…

Là où devaient se trouver les anciennes murailles.